

## MUSIQUE

Le roi du blues  
tire sa révérence



B.B. King, la légende du blues, s'est éteint jeudi soir à l'âge de 89 ans. Il avait été hospitalisé au début du mois à Las Vegas suite à des problèmes de déshydratation. De son vrai nom Riley B. King, il était considéré comme l'un des plus grands guitaristes de tous les temps. Avec plus de 50 albums à son actif, il est notamment célèbre pour des tubes comme *Three O'Clock Blues*, *The Thrill is Gone* ou *Rock me baby*. La légende du blues était encore sur scène en fin d'année dernière. Mais il avait été pris d'un malaise en octobre pendant un concert pour cause d'épuisement, ce qui avait entraîné l'annulation du reste de sa dernière tournée. Depuis quelques mois, B.B. King, diabétique, souffrait de graves problèmes de santé. Début mai, il avait annoncé qu'il recevait des soins médicaux à domicile dans sa résidence de Las Vegas. A l'annonce de sa mort, les hommages de musiciens qu'il a inspirés se sont multipliés. «*B.B., n'importe qui pourrait jouer des milliers de notes et ne pas pouvoir exprimer ce que tu disais en une seule. Repose en paix*», a réagi Lenny Kravitz.

B.B. King jouait du blues depuis la fin des années 40, muni de sa fidèle Gibson surnommée *Lucille*. Son style, racé et expressif, sa manière de chanter issue du gospel, ont influencé les plus grands, d'Eric Clapton à George Harrison. Le magazine *Rolling Stones* l'avait désigné en 2003 comme la troisième légende de la guitare, après Jimi Hendrix et Duane Allman. Avec l'âge et sa santé déclinante, il avait réduit le nombre de concerts annuels mais continuait à en donner une centaine par an à plus de 80 ans.

Né le 16 septembre 1925 dans le Mississippi, son enfance ressemble à celle de milliers d'enfants noirs, travailleurs agricoles dans les grandes plantations de coton. Le jeune King, orphelin, a la chance d'être pris sous l'aile protectrice de son cousin Bukka White, un guitariste aveugle qui va faire son éducation musicale. S'il souffrait de diabète et d'une faiblesse aux genoux qui l'obligeait à jouer assis, B.B. King assurait en plaisantant, dans un entretien en 2007, que sa maladie la plus importante se nommait «*j'en veux encore!*», promettant de jouer «*jusqu'à la mort*». Eric Clapton avait enregistré avec lui en 2000 l'album *Riding With the King* récompensé par le Grammy Award. B.B. King a remporté au total à 15 reprises ce prix prestigieux durant sa carrière. En 1989, sa musique touchera public plus jeune quand il ouvre la route à U2. B.B. King fut un compagnon de route pour nombre de musiciens. Un authentique passeur de blues.

# « La majorité des harkis n'a pas été massacrée en Algérie »

Pendant deux ans et demi, le journaliste Pierre Daum a enquêté. En Algérie, il a rencontré une soixantaine d'anciens harkis qui ont accepté de témoigner.

Pierre Daum, journaliste, a enquêté sur le sort des harkis restés en Algérie après la guerre. Un travail de terrain qui a duré deux ans et demi et démonte les thèses les plus courantes jusque-là défendues en France et en Algérie. À découvrir au fil des pages de son ouvrage, *Le dernier tabou*, paru aux éditions Actes Sud.

**L'Indépendant : Dans votre livre, vous précisez d'entrée que le terme « harki » est « particulièrement difficile à manier ». Pourquoi ?**

Pierre Daum : il désigne plusieurs réalités selon qui l'emploie. Le sens le plus originel, celui qui correspond à la réalité administrative de l'époque, désigne l'une des cinq catégories d'Algériens civils utilisés comme auxiliaires (on dit aussi supplétifs) par l'armée française, sans jamais être réellement intégrés, d'ailleurs. Aujourd'hui, les Algériens que j'ai rencontrés ont gardé trace de cette fonction à travers leur langage. Ils disent tous avoir « travaillé » pour l'Armée française, mais jamais « s'être battu pour le drapeau tricolore »... Même si certains avaient des tâches militaires et servaient d'appui aux sections. En France comme en Algérie, le mot harki a ensuite glissé vers un sens beaucoup plus large pour désigner tous les Algériens qui, à un moment ou à un autre, se sont trouvés du côté des Français dans le conflit.

**Vous avez également découvert l'existence d'appelés algériens dans les rangs de l'Armée française...**

Exactement. À cette époque, l'Algérie c'était la France et le service militaire y était obligatoire. Pour les jeunes « musulmans » de 18 ans qui recevaient leur convocation, le pouvoir était français et il était normal de faire son service militaire avec les Français. Ils n'y voyaient aucune

traîtrise puisque la nation algérienne n'existait pas. Dans mon livre, sous le terme harkis, je place les anciens supplétifs mais aussi tous les Algériens soldats de l'armée française (appelés et engagés) ainsi que tous les notables algériens qui affichaient des positions pro françaises. Il regroupe donc toutes les catégories d'Algériens qui se sont retrouvés du côté des Français pendant la guerre.

**Et en France aujourd'hui, que désigne le terme harki ?**

Là encore, il y a un nouveau glissement. Le mot désigne un groupe social composé essentiellement des enfants de supplétifs, bien sûr, mais aussi d'autres rapatriés musulmans de 1962 (militaires et notables). Il s'agit donc des descendants de cette minorité de harkis qui sont partis en France en 1962.

**« Le chiffre de 150 000 harkis morts en Algérie après la guerre qui circule aujourd'hui ne repose sur rien »**

**En France aujourd'hui, on entend surtout des voix s'élever pour dénoncer l'abandon de ces harkis par l'État après la guerre et le massacre de ceux qui n'ont pas pu se réfugier en France. Deux théories que vous démontez...**

Ces discours sont tenus par certaines associations de harkis et de pied-noirs, soutenues par quelques responsables politiques. C'est le socle argumentaire des nostalgiques de l'Algérie française. Même si je démontre l'implacable volonté de l'État français d'abandonner les harkis en Algérie, beaucoup d'entre eux avaient la possibilité de partir et ont fait le choix de rester. Certains pour ne pas se couper de leurs familles, d'autres parce qu'ils n'avaient pas le sentiment d'avoir trahi leur pays et n'avaient donc



Sur le terrain, deux ans et demi de travail et de rencontres enrichissantes.

pas peur de représailles. Par ailleurs, je démontre que même s'il y a eu de nombreux assassinats, ils n'ont pas pris l'aspect de massacre généralisé, voire de génocide. Le chiffre de 150 000 harkis morts en Algérie après la guerre qui circule aujourd'hui ne repose sur rien. Finalement, je montre que l'immense majorité des harkis est restée en Algérie et n'a pas été victime de massacre.

**Pourtant, la vie n'a pas été facile pour eux...**

En effet. Dès le départ des Français, des tribunaux populaires ont été mis en place dans les villages. Les harkis accusés d'avoir commis des exactions graves pendant la guerre (viol, torture) ont été exécutés sur le champ. Ceux qui s'étaient battus à la loyale ont été laissés libres ou condamnés à des travaux forcés pendant quelques mois. Cette justice populaire laissait

pendant la porte ouverte à toutes les injustices. Les accusations n'étaient pas forcément vérifiées et les accusés n'avaient pas vraiment les moyens de se défendre. Ces tribunaux ont parfois servi à régler de vieilles querelles paysannes... Il faut aussi souligner le rôle des « marsiens », ces résistants de la dernière heure qui se sont engagés dans l'ALN (Armée de libération nationale) après les accords d'Evian en mars 1962 et qui, pour montrer leur « courage patriotique », exécutaient des harkis ou les frappaient en public.

**Ces harkis ont-ils pu retrouver tout de même une vie normale ?**

Ça a été très difficile. Un des premiers problèmes fut de trouver du travail. À la libération, toutes les terres ont été nationalisées, en particulier les grands domaines des colons français. A leur tête, on

plaça d'anciens officiers de l'ALN. Les anciens harkis interdits d'embauche dans ces domaines, ont retrouvé leur vie de paysans écrasés de misère. Encore aujourd'hui, ces anciens harkis et leurs enfants sont victimes d'une douloureuse relégation sociale.

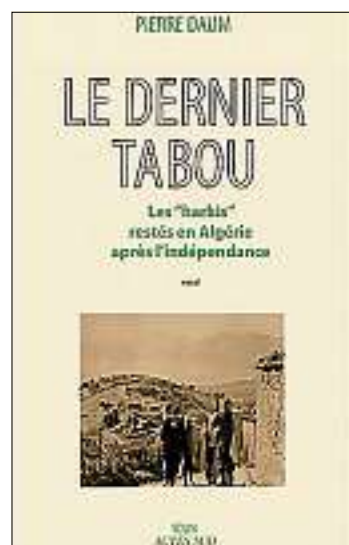
**Ont-ils facilement accepté de vous rencontrer ?**

Facilement, non. Les premiers échanges se sont faits par courriels et ils étaient très méfiants. Il a fallu les mettre en confiance avant d'aller à leur rencontre. J'ai parcouru des milliers de kilomètres pour me rendre dans les villages les plus reculés où ils vivaient toujours et où ils avaient été recrutés à l'époque par l'Armée française. Ils ont alors accepté de me raconter l'histoire de leur vie, une histoire qu'ils n'avaient jamais racontée. Y compris à leurs familles.

Recueillis par Estelle Devic

## « En Algérie, il fait l'effet d'une bombe »

Bien qu'il n'ait pas encore été publié en Algérie, l'ouvrage suscite de vives réactions.



Le dernier tabou.

Les « harkis » restés en Algérie après l'indépendance. Essai. Actes Sud. 535 pages. 24,8€.

Qualifié de « livre révélation » par El Watan, le grand journal francophone d'Algérie, le dernier tabou pourrait bientôt être distribué de l'autre côté de la Méditerranée où les premières réactions ont été très vives. Comme en France d'ailleurs.

**Comment votre livre a-t-il été perçu en Algérie ?**

Il n'a pas encore été publié là-bas mais a fait l'effet d'une bombe. Les Algériens s'intéressent de près à l'actualité française et, en particulier, à tout ce qui concerne l'histoire de la colonisation française. Ils en ont donc entendu parler avant

même sa sortie en France ! Là-bas, mon livre détruit le discours officiel de l'État qui affirme qu'en 1954, le peuple algérien tout entier se serait soulevé contre la France. Alors qu'en réalité, seule une minorité de résistants a eu le courage de prendre les armes contre l'opresseur colonial tandis que la majorité s'était résignée à l'autorité française. Je démontre ainsi que 450 000 hommes adultes algériens ont travaillé pour la France pendant la guerre. Avec leurs familles, on peut ainsi estimer que ça représente 2 millions de personnes. Sur 9 millions d'habitants, c'est énorme. Mon

chiffre a soulevé les passions. J'ai même été pris à partie dans la presse par le ministre des moudjahidine (anciens combattants).

**Pensez-vous que les harkis que vous avez interviewés sont heureux d'avoir pu s'exprimer ?**

Je ne peux pas dire qu'ils aient été tous particulièrement soulagés de pouvoir parler. Certains d'entre eux ont placé de l'espoir dans mon livre car ils souhaitent que les choses changent pour eux et ils veulent que l'on connaisse leur sort malheureux. Mais d'autres m'ont demandé de protéger leur identité et ne voulaient

surtout pas que l'on sache qu'ils avaient témoigné...

**Et en France, quelles sont les réactions depuis la publication du livre ?**

Le livre gêne et se révèle vivant. Il ne peut pas plaire aux nostalgiques de l'Algérie française puisqu'il déconstruit des mythes historiques qu'ils véhiculent depuis 50 ans. Parmi le groupe social des harkis, certains, souvent instrumentalisés par ces nostalgiques, dénigrent mon enquête. Mais d'autres me remercient d'avoir en fin donné la parole à ces harkis restés en Algérie et dont personne ne connaissait, ou ne reconnaissait, l'existence.

Recueillis par E. D.